NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

77 Nº 3 1955

Croissance et limites de la sociologie religieuse

Roger MOLS (s.j.)

p. 265 - 281

https://www.nrt.be/it/articoli/croissance-et-limites-de-la-sociologie-religieuse-2401

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Croissance et limites de la sociologie religieuse

III. LA SOCIOLOGIE RELIGIEUSE, SIGNE DE CONTRADICTION

Science toute nouvelle, au développement récent, science dans la ligne de l'évolution actuelle de l'humanité, la sociologie religieuse peut envisager l'avenir avec confiance *.

Cela ne veut pas dire que sa croissance ne se heurte à aucun obstacle, à aucune limite.

D'un côté, il y aura les préventions à surmonter chez un certain nombre d'adversaires. Il est certain qu'elle ne réussira jamais à les désarmer tous jusqu'au dernier. Ce qui est d'autant plus grave que, pour la plupart de ses recherches, elle se voit contrainte de solliciter leur concours. Pour des enquêtes qui s'étendent à la totalité d'une population [67], il faut que tous veuillent bien répondre; pour des enquêtes interparoissiales ou interdiocésaines, il faut en pratique le soutien actif sinon la collaboration de tous les responsables paroissiaux et diocésains intéressés. Cela n'est-il pas une gageure?

D'autre part, elle ne pourra échapper aux difficultés inhérentes à la nature même de ses activités; difficultés à l'échelon du relevé, à l'échelon du dépouillement, à l'échelon de l'interprétation.

Ces difficultés techniques sont très nombreuses et très variées. Réservant leur examen à une autre occasion, nous voudrions nous borner ici à celles qui résultent des objections formulées par les adversaires.

Si la sociologie religieuse compte de nombreux sympathisants, d'autres se sont montrés plus réticents à l'égard d'une intruse dont les intentions ne leur semblaient pas des plus rassurantes et dont les audaces leur paraissaient proprement scandaleuses. D'après M. Le Bras [68], ces ennemis de la sociologie religieuse se recrutent à la fois parmi

---

* Voir l'article précédent dans la *N.R.Th.*, 1955, p. 144-162.

67. Bien entendu, il est chimérique d'escompter une totalité mathématique, que les recensements officiels eux-mêmes ne peuvent toujours obtenir, malgré la complexité des rouages qu'ils mettent en œuvre. Il y aura toujours une certaine proportion de réponses inutilisables et un certain nombre de sujets qui refuseront de répondre, quoi qu'on leur dise ou quoi qu'on fasse. Aussi faut-il toujours manier les résultats avec prudence.

68. G. Le Bras, *La sociologie du catholicisme en France,* dans *Lumen Vitae,* t. VI, janv.-juin 1951, p. 39, note 3.

les ennemis de toute nouveauté, les purs spirituels, les impatients et les esprits fermés à la science. La disparition de toutes les préventions à son égard n'est donc pas pour demain. Il lui faudra encore bien souvent revendiquer avec patience et persévérance sa place au soleil.

D'ailleurs, les objections soulevées contre elle sont sérieuses. Elles forment un faisceau dont l'ensemble constitue une sorte de question préjudicielle qui requiert une réponse positive préalablement à tout examen ultérieur [69]. On pourrait, semble-t-il, résumer ces objections sous un triple chef. Et, pour être impartial, nous ajouterons aussitôt l'esquisse de ce qui pourrait être le *Respondeo dicendum* du sociologue.

a) *La sociologie religieuse méconnaît-elle la transcendance du surnaturel?*

La *première objection* est d'ordre théorique; c'est l'objection de fond, de loin la plus importante. Elle se trouve fort bien exprimée dans une chronique de la *Vie intellectuelle* par un de ses correspondants occasionnels.

Il pose d'emblée la question :

« N'est-il pas en train de se constituer une science dont l'objet serait de mesurer le Saint-Esprit? ». Et il poursuit en montrant la disparité qui existe entre l'efficience *sensu humano* et celle qui nous fut promise par le Christ : « Je voudrais remarquer qu'il est écrit : Allez, enseignez toutes les nations — prêchez à temps et à contretemps, et qu'il n'y a aucun résultat garanti; annoncez la bonne nouvelle et vous serez persécutés, et mis à mort par des gens qui croiront rendre gloire à Dieu — ce qui, du point de vue de la sociologie religieuse,... ne peut quand même pas être tenu pour un succès... Avancerai-je dans ces conditions que le pasteur doit s'en tenir aux consignes de l'Evangile et ne se servir de ses statistiques (et encore avec d'infinies précautions) que lorsqu'il n'y a vraiment aucune autre source d'inspiration [70] ».

On la rencontre aussi sous une forme simpliste parmi le grand public, comme le prouve cette réponse relevée sur un bulletin du recensement de la pratique dominicale fait à Lyon le 21 mars 1954 :

---

69. « Avant de proposer l'application des méthodes scientifiques, il faut faire écho aux discussions portant sur la validité de l'emploi des techniques modernes d'enquête en matière de vie chrétienne. Et montrer qu'on ne veut nullement emprisonner l'action du Saint-Esprit dans le carcan des méthodes sociologiques ». L. Dingemans, O.P. *Le Saint-Esprit et l'enquête sociologique,* dans *Evangéliser,* t. IX, juillet-août 1954, p. 31.

Au cours de l'exposé qui va suivre, nous nous inspirerons souvent — parfois même littéralement — de cet excellent article.

70. *Vie intellectuelle,* juillet 1953, p. 113-114. — L'auteur signe : P. H., théologien indigne.

« Le Saint-Esprit refuse-t-il ses lumières à son épouse la Sainte Eglise, pour que son clergé soit astreint à des enquêtes de vulgaires pékins (*sic*) [71] ? »

Cette objection est sous-jacente à l'attitude d'un grand nombre de chrétiens et de prêtres, de ceux précisément qui insistent surtout sur l'aspect paradoxal et même scandaleux du surnaturel : « *non quomodo mundus dat ego do vobis* » (Jean, XIV, 27) ; « *neque viae vestrae viae meae, dicit Dominus* » (Isaïe, LV, 8) ; « *sapientia enim huius mundi stultitia apud Deum* » (*I Cor.*, III, 19).

On peut la résumer comme suit :

L'application aux réalités chrétiennes des méthodes de sociologie expérimentale (avec tout son travail de comptage, de mensurations et de calculs statistiques) est un bel effort, mais il est dépensé en vain : il est *à côté de la question*. Et, dans la mesure où il insiste sur sa nécessité, il devient dangereux. Car il tend à rejeter dans l'ombre l'élément intérieur, essentiel, le seul décisif ; il tend à remplacer la sainteté par le conformisme extérieur, seul perceptible ; il tend à mettre le nombre à la place de la grâce, dont il méconnaît la gratuité et le caractère surnaturel qui transcendent absolument l'ordre des poids et des mesures. Il oublie que nul médecin-opérateur n'a jamais pu découvrir l'âme à la pointe de son bistouri, et qu'il est tout aussi impossible qu'un sociologue puisse jamais, par un calcul de médianes ou de coefficients de corrélation, déterminer l'action de Dieu dans l'humanité. Le degré d'adhérence à Dieu est insaisissable ; il échappe à toute mensuration.

Bref, vouloir mesurer l'action de Dieu avec des mesures humaines c'est la dévaluer, c'est la méconnaître dans ce qui la caractérise essentiellement ; c'est une attitude déplacée, irrespectueuse, une attitude qui frise le sacrilège.

A cette objection, dont on ne peut nier la gravité, que répondent les sociologues ?

D'abord, qu'elle renferme une part appréciable de vérité. Il est bien évident que « la valeur de l'Eglise ne se mesure pas en statistiques, même quand celles-ci sont par hasard exactes »... Il s'agit d'« un levain qui doit faire lever toute la pâte : l'action du levain est mystérieuse et nous devons nous borner à en décrire les effets les plus apparents [72] ».

Encore faut-il, pour pouvoir décrire et apprécier exactement ces effets, connaître les qualités de la pâte employée.

Il est donc souhaitable, si nous désirons que notre apostolat ne s'exerce pas à l'aveuglette ou au petit bonheur, de connaître le terrain

---

71. Cité par J. Labbens, *Les 99 autres*, Lyon, 1954, p. 13.
72. Cfr *Eglise vivante*, 1953, n. 1, p. 141.

sur lequel il s'exercera. Le terrain avec toutes ses caractéristiques, même profanes. Comme on l'a fort bien dit : ce que la pastorale doit recevoir de la sociologie, c'est « le vrai de la vie [73] », c'est la description, l'inventorisation du « milieu » tant ecclésial que profane qu'il s'agit de « travailler ». Cet examen doit porter sur les groupes qui composent la communauté humaine, sur leurs conditions de vie, sur les courants de mentalité, sur leur histoire, sur leur importance respective [74] et surtout sur l'évolution qu'ils subissent. « L'attention à la vie doit permettre de remédier à ce décalage tragique — où se trouvent plus d'une fois ceux qui exercent des responsabilités — entre le déroulement des événements, l'évolution réelle des situations et la conscience qu'ils en ont pour y faire face [75] ».

Aussi, les monographies de sociologie religieuse les plus récentes — et de même les enquêtes préparatoires aux grandes missions interparoissiales [76] — comportent souvent une première partie consacrée à l'examen du milieu géographique et social.

Prenons par exemple l'*Essai de sociologie religieuse* consacré à *Grenoble* par Madame Jean Perrot [77], secrétaire du Centre d'Etudes des Complexes sociaux fondé en cette ville en 1947. On y trouve successivement une description d'ensemble de la ville : situation, population, économie ; une description urbanistique de chaque quartier ; l'analyse détaillée des activités, des équipements, des tendances psychologiques, politiques et religieuses et, seulement à partir de la p. 34 (sur 61), la description minutieuse de chaque paroisse. L'ouvrage est accompagné de 56 diagrammes et cartogrammes, dont 27 seulement intéressent directement la sociologie religieuse.

Autre exemple : Comme préparation à la Mission de Liège, qui doit avoir lieu en automne 1955, le Séminaire de Sociologie, dirigé par M. René Clémens, a entrepris, depuis près de deux ans, un vaste

---

73. J. F. Motte, O.F.M., *Sociologie et pastorale,* dans *La Maison-Dieu,* n° 36, 1953, p. 87. — Voir aussi, dans la même optique, J. Becaud, *Valeur humaine et valeur chrétienne de la méthode d'enquête,* dans *Masses Ouvrières,* juin 1952, p. 45-63.

74. J. F. Motte, *op. cit.,* p. 98-100. Excellent exposé des divers secteurs pour lesquels une documentation précise, chiffrée, et transposée en cartogrammes serait souhaitable.

75. J. Sauvage, *Réflexions doctrinales sur la méthode d'enquête,* dans *Masses Ouvrières,* n° 98, juin 1954, p. 16-17. Article très suggestif.

76. L'organisation des missions interparoissiales a réalisé en ces dernières années un très grand effort d'adaptation aux nouvelles structures des sociétés humaines. Sous l'impulsion du R. P. Motte, O.F.M., un Centre pastoral des Missions de l'Intérieur fut fondé en 1951. Il a organisé en 1953 une session de sociologie religieuse consacrée à la méthode d'enquête et à la délimitation des régions à comportement homogène. Plusieurs missions interparoissiales furent précédées d'une longue investigation sociologique du milieu. L'exemple le plus connu est la mission du bassin de Lens (voir *Actualité relig.,* 1er nov. 1953, et R. Rouquette, dans *Etudes,* t. 276, janv. 1953, p. 102-114. A de Soras, dans *Revue de l'Action populaire,* janv. 1953.

77. Voir chronique bibliographique, *N.R.Th.,* 1955, p. 215.

travail de prospection afin de connaître sous tous ses aspects le milieu humain qu'il s'agit d'atteindre. Pendant sa première année d'activité, les enquêtes n'ont porté que sur des réalités exclusivement profanes.

Troisième exemple : le 14 mars 1954, sur l'ordre exprès de Mgr Feltin, cardinal archevêque de Paris, qui en publia lui-même les premiers résultats [78], une enquête générale sur la pratique dominicale a été faite dans la capitale française et sa banlieue (soit 948 lieux de culte). Les 626.131 fiches distribuées et récoltées renferment assez de détails pour permettre de répartir les messalisants parisiens d'après leur âge, leur sexe et leur état civil, leur domicile et leur lieu de travail, leur nationalité, leur profession ou celle de leur chef de famille, le nombre de leurs enfants et l'heure de la messe à laquelle ils ont assisté. Point n'était besoin de faire précéder cette enquête d'une autre sur le milieu humain, puisque ce travail avait été publié en détail en 1949 par l'Institut National de Statistiques et d'Etudes économiques d'après le recensement de 1946 et qu'il devait être renouvelé par le recensement général de la France de 1954 [79].

Entre cette partie profane de l'enquête et les inventaires qui ont servi de base aux monographies locales dressées par des géographes, des urbanistes, des économistes ou des sociologues, la seule différence consiste en la présence ou l'absence d'une finalité ultérieure apostolique.

Cette utilité de connaître le terrain de l'apostolat explique également que l'on a pu faire place dans des revues diocésaines à des articles consacrés à exposer, sans plus, l'état et l'évolution démographiques d'une région relevant de ces diocèses.

Dans un de ces articles, l'auteur expliquait sa position comme suit :

« Assurément, l'Evangile transcendra toujours la statistique. Ce n'est pas parce que Dieu nous a choisis pour être dans le monde d'aujourd'hui les porteurs de son message et de sa vie, que l'examen d'une foule de données statistiques doit nous intéresser. L'action de Dieu peut parfaitement se passer des petites mesures humaines. Mais, de cette action nous sommes les instruments dans un milieu déterminé, localisé dans le temps et dans l'espace, et représenté par *telle* collectivité humaine, bien concrète, avec ses caractéristiques individuelles très variées. Une condition préalable à tout apostolat est la connaissance de ce milieu humain qu'il s'agit d'atteindre. Connaissance en-

78. Première analyse globale des résultats, dans *Docum. cathol.*, 30 mai 1954, col. 659 sq.

79. *Données statistiques sur la population et les logements de la Ville de Paris, d'après le recensement de 1946*, Paris, I.N.S.E.E., 1949. Signalons à ce propos un ouvrage de première valeur pour l'étude sociologique d'une grande ville : P.-H. Chombart de Lauwe, S. Antoine, J. Bertin, L. Couvreur, J. Gauthier, *Paris et l'agglomération parisienne*, t. I. *L'espace social dans une grande cité*; t. II. *Méthodes de recherches pour l'étude d'une grande cité*, Paris, 1952 (Bibliothèque de sociologie contemporaine).

globant toutes les caractéristiques de ce milieu, et tout d'abord la plus fondamentale de toutes : ses dimensions quantitatives [80]. »

Quant au chrétien qui se place à son point de vue de chrétien et d'apôtre, il ne peut jamais perdre de vue que toute description complète d'un milieu humain doit englober également les structures confessionnelles et les attitudes religieuses. Plus encore que les caractéristiques purement profanes, elles constituent des éléments indispensables à une connaissance exacte et complète de la situation dans laquelle se trouve chaque milieu déterminé. Elles sont les pierres d'attente qui serviront de fondement à toute construction apostolique. Il est donc de la plus haute importance de les connaître dans toute leur variété.

Car, s'il est vrai que le travail d'établissement et d'enrichissement religieux est un travail de grâce, il est vrai aussi qu'il ne s'exerce pas dans le vide et que ce travail, tout surnaturel qu'il est, se trouve diversement conditionné par la diversité de ses champs d'application [81]. Il n'est pas inutile — bien au contraire, il est indispensable — de connaître les diverses caractéristiques de la pâte que la grâce de Dieu devra faire lever avec notre collaboration. Non point que cette collaboration soit formellement efficiente, mais parce qu'elle peut exercer une action dispositive dont l'effet sera de seconder ou d'entraver l'action divine. Il serait faux de croire que Dieu se réserve le monopole de tout travail conduisant à l'établissement et à l'extension de son Règne et que nous, les hommes, nous n'avons qu'à nous croiser les bras. « L'avenir n'est point à ceux qui attendent que Dieu fasse leur ouvrage [82] ». En notre qualité de chrétiens, de membres du corps mystique, nous avons le devoir de coopérer. Nous devons le faire, tels que Dieu nous a créés, c'est-à-dire comme des êtres doués d'intelligence, capables de proportionner le choix des moyens à la fin qu'il s'agit d'obtenir et à la diversité des situations données. Cela est exigé par la vertu même de prudence. « Rechercher dans les faits, les obstacles, psychologiques ou autres, qui empêchent l'Eglise d'accomplir son ministère, n'est donc nullement faire injure à la liberté de Dieu. Et ce l'est encore moins de chercher dans quelle mesure les chrétiens abreuvent leur vie profonde aux sources ecclésiales de la grâce et si possible d'estimer leur vitalité chrétienne aux conséquences morales extérieures de leur vie surnaturelle invisi-

---

80. R. Mols, S. J., *Panorama démographique du Brabant-Wallon Est (1846-1947)*, dans *Collectanea Mechliniensia*, mars 1953, p. 150.

81. G. Le Bras, *Influence des milieux sur la religion*, dans *Lumen Vitae*, t. 3 (1948), p. 9-19.

82. G. Le Bras, *La sociologie du catholicisme en France*, dans *Lumen Vitae*, numéro spécial, janv.-juin 1951, p. 39.

ble. C'est tout simplement mettre en pratique l'attitude évangélique : juger l'arbre à ses fruits [83]. »

Ordinairement la réponse du sociologue à l'objection de principe s'arrête ici. Il se borne à justifier la nouvelle discipline par un argument d'efficience. Mais, à ce niveau, il risque de ne pas rencontrer l'objection.

Il lui faut donc aller plus avant. Son *respondeo dicendum* atteindra le fond même du problème en montrant que l'hostilité principielle à l'égard de la sociologie religieuse elle-même (et non seulement à l'égard de ses déviations ou de ses outrances), nonobstant son très noble souci de sauvegarder le caractère éminent de l'œuvre de Dieu parmi les hommes, en méconnaît de fait les dimensions réelles.

En effet, il estime que cette manière de voir prête le flanc à une double critique. Premièrement, elle traduit une conception trop désincarnée et en même temps trop individualiste (ou, si l'on préfère, trop personnaliste) du christianisme. Autrement dit, elle semble méconnaître les véritables dimensions historiques et collectives de l'Eglise. Deuxièmement, elle repose sur une vue incomplète de la manière dont l'action de la Providence régit l'univers.

Toute la question, dira-t-il, est de savoir, si le Christ, en appelant ses Apôtres (et à travers eux chacun de nous) à devenir pêcheurs d'hommes, leur réservait une pêche à la ligne ou une pêche au filet. S'il est venu pour sauver quelques exemplaires d'humanité, cueillis parmi la grande masse, « rari nantes in gurgite vasto », ou s'il est venu pour le grand nombre — pour ce grand nombre considéré avant tout collectivement. La question est de savoir si l'insertion de la grâce se fait dans une pléiade d'individus considérés séparément comme un aggrégat de monades, ou dans une humanité qui forme un corps et qui se trouve donc soumise à des lois — faut-il dire à des déterminismes? — communautaires.

Dans le premier cas, il est possible, jusqu'à un certain point, de se désintéresser du cadre historique et humain. Peu importe alors que les structures humaines, sociales, économiques ou institutionnelles, soient chrétiennes ou non. Dans l'énorme masse, Dieu saura toujours reconnaître les siens et il s'arrangera bien pour que la grâce ne leur fasse pas défaut. On pourrait même pousser l'objection jusqu'à l'absurde et dire que, dans cette hypothèse, mieux vaudrait un milieu humain non chrétien, un milieu humain franchement persécuteur. Car le travail de la grâce parmi la poignée de fidèles en deviendrait d'autant plus lumineux, d'autant plus méritoire. Le type par exellence du saint, n'est-ce pas le martyr, celui qui reproduit le mieux dans sa chair la passion du Christ? Or, les chances de mourir martyr ne sont sérieuses

83. L. Dingemans, *Le Saint-Esprit et l'enquête sociologique*, dans *Evangéliser*, t. IX, juill.-août 1954, p. 33. Nous retouchons légèrement le texte de l'auteur.

que dans un milieu violemment hostile à la religion ou à une de ses vertus caractéristiques.

Si, au contraire, l'œuvre de Rédemption est une œuvre cosmique, s'il faut que le Christ-Roi règne aussi sur l'univers, que son esprit imprègne les sociétés, les institutions, les lois, les civilisations, les cultures, il devient impossible de se désintéresser de ces cadres humains. Car ce ne sont plus des cadres, mais une partie intégrante de l'univers en « christification ». Considéré dans sa plénitude, le travail d'apostolat doit s'étendre jusqu'à rendre perméables à la grâce toutes ces structures collectives mondiales. L'apôtre devra donc s'ingénier à y découvrir les points d'insertion et ceux de répulsion, il devra tenir compte des lois qui régissent les comportements collectifs et qui ne laissent souvent au succès de ses initiatives qu'une marge extrêmement étroite.

Dans son dernier ouvrage, paru il y a quelques mois : *Premiers itinéraires en sociologie religieuse* [84], le chanoine Boulard vient de consacrer à cette question quelques pages très pertinentes et qui ont le mérite de l'envisager sous un angle peu habituel.

En voici l'essentiel [85] :

Les recherches de sociologie religieuse permettent de constater de mieux en mieux que le comportement chrétien des collectivités est soumis à certaines constantes qui n'évoluent qu'avec une extrême lenteur. Il suffit de faire appel à l'expérience commune pour constater qu'il y a des régions géographiques et des couches sociales plus ou moins perméables, plus ou moins réceptives aux valeurs religieuses. Il y a des milieux où, parfois depuis plusieurs siècles, la grâce de Dieu semble en léthargie. Bien sûr, la grâce poursuit ses cheminements secrets au fond des âmes, hors d'atteinte de toutes nos investigations. Mais cela ne résoud pas le problème. Il reste l'appartenance extérieure à l'Eglise visible, l'accomplissement des actes du culte, la fréquentation des sacrements. En toute rigueur, la grâce peut s'en passer. N'empêche que le comportement des masses humaines à l'égard de ces points extérieurs mais essentiels ne peut être considéré comme indifférent. Or, la plus ou moins grande adhésion collective à ces signes extérieurs semble dépendre d'un ensemble d'éléments sur lesquels la grâce n'a, pour ainsi dire, aucune prise.

Nous sommes trop habitués à considérer la pratique religieuse comme dépendant exclusivement d'une responsabilité et d'une liberté individuelles.

En réalité, il n'en est rien.

Faisons une expérience : traverser la France de Brest à Strasbourg. Que voyons-nous? De Brest à Angers, l'habitant des campagnes fait ses Pâques, sauf exception; d'Angers à Nancy, sauf exception, il ne les fait pas; de Nancy à Strasbourg, il les fait. Et ce phé-

84. Ouvrage analysé dans la *N.R.Th.*, 1955, p. 210-211.
85. Nous résumons les p. 87 à 91.

nomène vaut, même s'il s'agit du même homme qui vient à changer de milieu. Des techniciens de la propagande ont prétendu que sur 100 hommes 15 seulement sont capables d'agir d'après leurs convictions personnelles, les 85 autres sont des moutons de Panurge. Quoi qu'il en soit de ce pourcentage, il est certain que l'immense majorité des hommes subit très profondément et même irrésistiblement les influences ambiantes.

» Si *un* Breton vient de Bretagne en Beauce, on ne peut dire d'avance s'il cessera ou non de pratiquer : il peut appartenir aux 15 %. Mais si 200 Bretons pris au hasard sont dispersés au hasard à travers la Beauce, on peut garantir qu'environ 160 d'entre eux abandonneront toute pratique à plus ou moins brève échéance.

» Un seul remède : organiser d'une manière toute spéciale leur soutien spirituel [86]. »

Contrastes régionaux. Contrastes également de milieux sociaux et de milieux d'habitat. Il résulte des enquêtes faites jusqu'ici que la classe ouvrière est partout moins pratiquante que les autres [87] et il

---

86. F. Boulard, *op. cit.*, p. 30.

87. Ce fait doit-il vraiment être encore prouvé à l'heure actuelle, alors qu'il se dégage avec évidence de toutes les enquêtes sociologiques effectuées en France au cours de ces dernières années? D'aucuns diront (p. ex. N. De Volder, O.F.M., *Godsdienst-sociographie in Frankrijk*, dans *Streven*, t. 8 (déc. 1954), p. 242) qu'il s'agit d'un phénomène particulier à la France et peut-être aux autres pays latins? Nous avouons notre scepticisme devant cette objection. En attendant que des enquêtes faites aussi sérieusement que celles de Paris, Lyon ou Marseille, aient lieu dans d'autres grandes villes du monde, nous signalons les points suivants : a) les chiffres de la pratique dominicale donnés pour Bruxelles par M. l'abbé Houtart (voir ci-dessus, p. 153, n. 28), correspondent en gros au classement socio-professionnel de ces paroisses; b) au Limbourg belge, « la zone industrielle est celle dont le niveau de pratique est le plus bas » (J. Kerkhofs, S. J., *Godsdienstpraktijk en Sociaal milieu*, Bruxelles, 1954, p. 250); c) en Allemagne, dans chaque évêché, les doyennés comportant des grandes villes ou des régions industrielles ont presque toujours un pourcentage de messalisants inférieur à la moyenne du diocèse (*Kirchliches Handbuch*, t. 23 (1944-51), appendice statistique); d) aux Etats-Unis la pratique religieuse dans toutes les confessions varie suivant les classes sociales (H. S. Schneider, *Religion in 20th Century America*, Cambridge, Mass., 1952); en Finlande, chez les luthériens, l'ignorance religieuse est la plus grande parmi les ouvriers d'industrie; ceux-ci sont aussi une des deux classes les moins pratiquantes (*L'Actualité religieuse*, 15 avril 1953, p. 26-27).

Toutefois, il est vrai que le pourcentage de pratiquants ouvriers n'est pas partout aussi infime que parmi les dockers de Marseille et de Rouen (cfr L. Gros, p. 53 ss.; Quoist, p. 194) ou parmi les mineurs de fond du bassin de Lens. Il faut aussi tenir compte de la moyenne générale de la pratique dans chaque « pays géographique ». Lorsque cette moyenne est élevée, la pratique ouvrière pourra atteindre un pourcentage assez respectable, quoique inférieur à celui des autres classes sociales du même milieu humain. Ce pourcentage pourra même dépasser très sensiblement celui de la classe la plus pratiquante des « pays » déchristianisés. Tout comme le minimum moyen des températures estivales peut encore dépasser le maximum moyen des températures d'hiver.

Voir sur ce décalage des niveaux de pratique par « pays sociologiques », les cartogrammes de F. Boulard, *Premiers itinéraires en sociologie religieuse*, p. 57-61.

semble que la pratique diminue aussi avec le degré d'entassement domiciliaire [88].

Il y a donc des régions ou des milieux sociaux où la progression du Royaume de Dieu est arrêtée pour l'*ensemble* des hommes (et pas seulement pour des exceptions individuelles que la libre résistance à la grâce suffit partout à expliquer).

Comment cela est-il possible? Faut-il parler de déterminisme, de contrainte collective irrésistible, tellement puissante qu'elle puisse mettre la grâce en échec?

Ce serait grave et partiellement inexact. Mais il faut certainement, pour reprendre une expression du chanoine Boulard, « nuancer une conception un peu simpliste, voire enfantine, de la liberté de l'homme, qui ne tient pas compte des pressions sociales [89]. » Il faut reconnaître que, si toute personnalité est libre, l'exercice de cette liberté est à la fois conditionné et conditionnant. Que ce conditionnement obéit à des lois. Non pas des lois incapables de toute exception. Mais que ces exceptions elles-mêmes sont dans une très large mesure prévisibles [90]. Il faut, en un mot, faire la synthèse entre la liberté réelle de chaque personne humaine et ce que la sociologie appelle la loi des grands nombres.

Il ne faut pas oublier que Dieu, l'auteur de l'ordre surnaturel, est aussi l'auteur de l'ordre naturel et de toutes ses lois. Dieu, qui a voulu le concours libre de l'homme à l'avancement de son Royaume, respecte en fait l'action intelligente de l'homme ou bien sa carence; il respecte les conséquences collectives de cette action et de cette carence qu'il a voulues terriblement efficaces.

Il ne faut pas oublier non plus que la sainteté apostolique requise pour faire progresser ici-bas le royaume de Dieu comporte également un effort de travail pour discerner les lois par lesquelles la Providence conduit le monde et pour y adapter notre action.

Si donc le Royaume de Dieu ne progresse pas en quelque secteur, ce n'est jamais faute d'une grâce suffisante, mais ce n'est pas toujours à cause d'un libre refus de cette grâce, l'obstacle peut être collectif et, comme tel, relever de l'ordre naturel établi par Dieu et dérangé par des carences humaines, auxquelles Dieu permet de déployer leurs conséquences normales.

88. Voir les chiffres suggestifs publiés par F.-A. Isambert, *Classes sociales et pratique religieuse paroissale,* dans *Cahiers internationaux de sociologie,* t. 8 (1953), p. 143 sq.

89. F. Boulard, *Premiers itinéraires en sociologie religieuse,* Paris, 1954, p. 29.

90. P. Virton, S. J., *Enquêtes de sociologie paroissiale,* Paris, 1952, p. 17. L'auteur conclut : « La liberté de l'homme, bien que réelle, ne fait pas obstacle à l'affirmation de lois sociologiques, qui ne sont ni pleinement déterminantes, ni pleinement infaillibles, mais qui permettent de connaître le comportement moyen d'un certain nombre et d'en mesurer les conséquences matérielles et sociales ».

Il en résulte donc pour chaque chrétien, et pour l'Eglise dans son ensemble, un terrible devoir de vigilance, de présence attentive et compréhensive aux milieux où ils se trouvent engagés.

b) *La sociologie religieuse méconnaît-elle la complexité du réel?*

Deuxième objection (d'ordre à la fois théorique et pratique). La sociologie religieuse tend à fausser l'image réelle du champ offert à l'apostolat. Ses simplifications et ses généralisations font une entorse à la diversité réelle des situations concrètes. Une vue d'ensemble simplifiée est toujours quelque peu simpliste : elle considère trop exclusivement les grands nombres, les moyennes, les caractéristiques soi-disant « normales » ; elle donne donc une image factice du réel qui est toujours un aggrégat de situations individuelles. Bref, cette méconnaissance dévalue le qualitatif au bénéfice de quantitatif. On pourrait illustrer cette objection, en montrant, par exemple, jusqu'où peut conduire la systématisation des moyennes. Voici, d'après une enquête sociologique dirigée en 1952 par le *Catholic Digest*, quelle serait la description de l'Américain moyen, suivant qu'il appartient à la religion protestante, catholique ou israélite [91] :

Le protestant américain typique est une femme d'environ 40 ans, de race blanche, diplômée d'études secondaires ; elle est femme de travailleur manuel, manœuvre ou spécialisé. Elle vit dans une petite ville du Middle West, de moins de 10 000 habitants, et va au temple une ou deux fois par mois. Le revenu familial est un peu au-dessus de la moyenne.

Le catholique américain typique est une femme dans les 35 ans, de race blanche ; elle a fait au moins une ou deux années d'études secondaires et elle est mariée à un travailleur manuel semi-spécialisé, dont le salaire est légèrement au-dessus de la moyenne. Elle habite dans le New Jersey une ville de 50 000 habitants et elle va à la messe tous les dimanches.

L'israélite américain typique est une femme d'environ 40 ans, de race blanche et diplômée d'études secondaires. Son mari a une petite affaire à lui, qui lui rapporte un revenu assez important et ils vivent à New-York. Elle ne va presque jamais à la synagogue.

Réponse à l'objection : Bien sûr, il faut se garder de toute simplification outrancière. Cela dit, il est impossible à une science, quelle qu'elle soit, de ne pas systématiser. Dans notre monde matériel, toute intelligibilité du réel requiert au préalable une certaine abstraction. D'ailleurs, ce que le sociologue désire connaître c'est une situation d'ensemble et non la diversité des cas individuels. Il ne désire même pas, comme le psychologue, étudier les caractères communs à un en-

91. D'après *L'Actualité religieuse dans le monde*, 1er janv. 1954, p. 23.

semble d'individus. Mais il étudie les comportements des groupes sociaux comme tels. Pour découvrir ces comportements collectifs, il est tout à fait souhaitable qu'il se serve des différentes techniques mises au point pour l'étude quantitative des masses. Cela reste souhaitable, même s'il étudie les masses humaines dans leur comportement religieux.

Etudier une forêt et étudier chacun des arbres sont deux choses différentes. Les arbres avec leurs caractéristiques individuelles peuvent intéresser le botaniste, le menuisier et le propriétaire de la forêt — autrement dit, le psychologue, l'apôtre et Dieu. Le sociologue, lui, ne s'intéresse qu'à la forêt. Et il se place à une distance suffisante pour que les arbres ne l'empêchent pas de la voir. Comme tel, il n'a pas à proposer des directives pastorales ou apostoliques, moins encore à les appliquer. Ceci est affaire de gouvernement. Quant aux gouvernants, il est très souhaitable qu'ils tiennent compte des études théoriques portant sur les situations dont ils ont la charge. Mais, cela fait, il leur reste à gouverner, ce qui n'est pas du ressort de la sociologie. A chacun son métier.

On l'a fort bien dit : « En définitive, ce n'est ni le théologien ni le sociologue qui commande, mais le pasteur, celui à qui le troupeau a été confié. Ce dernier, pour accomplir parfaitement sa tâche, a cependant besoin de ces deux hommes de science, dont l'un lui transmet le message du ciel et l'autre le message de la terre. Ces deux messages, si distincts soient-ils, n'en sont pas moins pour autant séparés : ils sont les deux expressions complémentaires de l'unique message de Dieu, Seigneur du ciel et de la terre [92]. »

c) *La sociologie religieuse est-elle superflue?*

Un *troisième groupe d'objections* est inspiré par divers motifs d'ordre pratique.

Les uns font état d'une soi-disant déficience de la cause instrumentale. La sociologie religieuse serait un immense effort tout à fait louable, mais tout aussi superflu. Pourquoi? Parce qu'elle n'arrivera jamais à égaler la connaissance expérimentale directe du pasteur des âmes lui-même. « Appareil scientifique nouveau, à la fois compliqué et simpliste, (elle) prétend, par d'étranges alchimies statistiques, tirer de quelques éléments extérieurs de la vie religieuse, des conclusions plus rapides, plus générales et plus sûres que celles obtenues empiriquement par cet observateur patient et admirablement placé qu'est le curé dans sa paroisse, l'aumônier dans son groupe [93]. » Ce qui paraît être de toute évidence une erreur.

92. J.-F. Motte, *Sociologie et pastorale,* dans *La Maison-Dieu,* n° 36 (1953), p. 102.

93. L. Dingemans, *Le Saint-Esprit et l'enquête sociologique,* dans *Evangéliser,* t. 9 (juill.-août 1954), p. 35.

Que répondre? Une erreur, de toute évidence? Pas si évident que cela, si l'on songe que sa connaissance expérimentale le pasteur ne l'obtient qu'à longueur d'années, grâce à une observation longue et patiente — et que l'on suppose exacte — de son milieu d'apostolat. Or, c'est souvent dès le début qu'une telle connaissance lui serait particulièrement utile. De plus, sa connaissance expérimentale, dans ce qu'elle a de plus personnel, est incommunicable, à moins de se ramener à un simple argument d'autorité : « je vous l'affirme, me basant sur mon expérience; et vous devez m'en croire. »

Pas si évident, si l'on songe que sa connaissance expérimentale restera toujours localement restreinte; impossible de l'étendre par des comparaisons à une région ou à un pays entiers; impossible même de l'acquérir pour une paroisse trop nombreuse ou trop étendue...

Pas si évident, si l'on songe que sa connaissance expérimentale n'est pas à l'abri des impressions subjectives [94] et qu'elle ne repose ordinairement que sur une saisie partielle du réel, ce qui est d'autant plus dangereux qu'il n'en a pas conscience.

Sans doute, à l'échelon restreint du contact pastoral direct, la connaissance immédiate — en un certain sens connaturelle— que le pasteur possède de son troupeau et qui lui est donnée par une longue symbiose, est irremplaçable. Elle peut lui dicter comme d'instinct les attitudes à prendre. Rien de livresque, et moins encore de statistique ne la remplacera jamais.

Toutefois, le travail d'apostolat en son entier ne se meut pas totalement au niveau des contacts d'homme à homme. Des tâches organisatrices sont requises qui exigent l'élargissement des horizons, tant du point de vue de l'observation que de celui de l'action.

Pour connaître les réactions d'une clientèle déterminée, ses goûts et ses exigences, rien ne remplace l'expérience personnelle du voyageur de commerce ou du petit détaillant. Et cependant toutes les entreprises d'une certaine envergure, tous les organismes qui s'intéressent au développement de l'emploi ou de la production, procèdent sans hésiter à de très larges et de très minutieuses analyses des marchés. C'est ce que font également tous les producteurs désireux de lancer sur le marché un produit nouveau ou amélioré.

Mais voilà : les « fils de ce monde » savent agir avec clairvoyance dans les affaires qui les intéressent...

---

94. Ces impressions subjectives peuvent pécher par excès ou par défaut. On peut ne pas voir la gravité d'une situation. On peut aussi la noircir plus que de raison. Suivant une « statistique rigoureuse » dressée au début du siècle par le cardinal Sancha, 4 % seulement des habitants de Madrid auraient rempli leur devoir pascal et 5 % auraient reçu les derniers sacrements (cité par *Razón y Fe,* 108 (1935), p. 302). On peut se demander si l'éminent prélat a réellement procédé à un comptage rigoureux. De même, nous avouons notre scepticisme devant l'affirmation du P. R. Sarrabia, d'après laquelle il y avait en Espagne vers 1939 bien des localités de 10.000 habitants et plus, où pas un seul homme n'accomplissait son devoir pascal (cité par *Lumen Vitae,* 1951, p. 114).

Pour savoir s'il nous faut nous munir d'une gabardine ou d'un parapluie, il nous suffit d'ordinaire de mettre le nez à la fenêtre. Et nos cultivateurs et nos marins savent prédire l'arrivée des grains et des orages. Cela rend-il superflu l'activité des instituts de météorologie?

Mais voilà : les « fils de ce monde »...

Que dirait-on d'une partie de chasse où tous les traqueurs et tous les chasseurs se répartiraient au petit bonheur à travers le domaine tout entier? Bien sûr, l'efficacité de chaque coup de fusil ne s'en trouverait pas diminuée. Mais on peut garantir que la chasse dans son ensemble sera bien moins fructueuse, sans parler du danger fortement accru de voir les participants tirer les uns sur les autres.

Mais voilà : les « fils de ce monde », même pour une simple partie de plaisir...

d) *La sociologie religieuse est-elle indiscrète?*

D'autres s'inquiètent surtout de l'usage que l'on pourrait faire des enquêtes de sociologie religieuse, des conséquences qui peuvent en résulter. Ils reprochent à ces enquêtes d'être indiscrètes, de donner de la publicité à des situations qui, de leur nature ou pour des motifs de convenance, doivent rester secrètes. Ils ne songent pas à mettre en doute leurs réels avantages. Mais ils leur reprochent d'être comme des couteaux à deux tranchants, qu'il est pratiquement impossible de manier dans le seul sens favorable.

Le spectacle qui se dégage d'une analyse trop poussée et trop précise de la situation intérieure des communautés chrétiennes n'est pas toujours enchanteur. Hélas! Or, avec sa curiosité impudente, la statistique dévoile les ombres aussi bien que les lumières et, ce faisant, elle risque de souligner injustement les aspects les moins favorables, au grand divertissement des amateurs de scandales, à la grande joie des ennemis et des détracteurs du christianisme, au grand scandale et au découragement des âmes faibles et grégaires. Si elle recueille alors la malédiction de Cham, qu'elle s'en prenne à elle-même! Qu'avait-elle besoin de révéler la nudité spirituelle de tant de chrétiens? Ce faisant, elle ne fait qu'apporter de l'eau au moulin de nos adversaires, encourager leurs entreprises en leur révélant les faiblesses intérieures de notre bastion.

Ici encore, le sociologue concède que cette objection renferme une part de vérité, mais rien qu'une part. Tout relevé quantitatif n'appartient pas de droit au domaine public. De nos jours encore, même dans nos pays démocratiques, où l'on désire éclairer autant que possible l'opinion publique, la plupart des sociétés privées gardent pour elles la plupart de leurs statistiques.

Et les pouvoirs publics eux-mêmes sont loin de tout publier, surtout dans le secteur de la défense nationale et dans celui de la fiscalité. Dans les pays totalitaires, la règle du secret est encore bien plus rigoureuse [95]. Et durant tout l'Ancien Régime, elle l'était encore davantage : la connaissance des rares données statistiques disponibles était réservée à une toute petite minorité de privilégiés [96] et la violation du secret pouvait entraîner la peine de mort. Ainsi, à Zurich, le 27 mai 1780, le publiciste suisse J. H. Waser fut décapité pour avoir publié une poignée de renseignements sur la population [97].

Il faudrait toutefois se garder soigneusement d'adopter une attitude trop cachotière. La tentation est forte de recouvrir du manteau de la discrétion d'autres motifs moins avouables. En principe et toutes choses égales d'ailleurs, la cause de Dieu n'a rien à craindre d'une connaissance plus exacte des réalités existantes, même si elles sont pénibles. Dieu se trouve du côté de la lumière et non de l'obscurité, même savamment entretenue avec les meilleures intentions du monde. Et pourquoi la connaissance d'une situation comportant une déficience même grave ne serait-elle pas un coup d'éperon plutôt qu'un coup de massue? Elle permet à nos ennemis de mieux connaître nos faiblesses, soit. Mais à nous aussi. Et elle peut nous révéler en même temps des ressources cachées et insoupçonnées [98].

D'ailleurs, la loi naturelle du secret est beaucoup moins impérieuse à l'échelon du groupe qu'à celui de l'individu. Il peut être nécessaire de ne pas révéler que le dénommé X a commis tel crime pendable ou que la dénommée Y est une fille-mère. Le secret peut même être de rigueur si l'on n'étudie que des communautés numériquement restreintes. Il n'en est plus de même, si l'on embrasse de vastes ensembles humains. Il n'est certes pas honorable pour le Brabant ou pour le Hainaut de compter plus de naissances illégitimes et plus de condamnations pour attentat à la pudeur que le Limbourg ou le Luxembourg. Et pourtant les statistiques en sont publiées officiellement [99] et personne n'y trouve à redire. Pourquoi en serait-il autrement en matière de pratique religieuse et même en matière d'enquêtes plus intimes sur des problèmes de foi, de moralité, de conscience? Est-il

95. Il est impossible, p. ex., d'obtenir les statistiques officielles les plus élémentaires sur la population russe.

96. R. Mols, *Introduction à la démographie historique des villes d'Europe du XIVe au XVIIIe siècle*, I, p. 196-198.

97. *Ibid.*, I, p. 124-125.

98. G. Le Bras, *Structure et vie d'une société religieuse*, dans *Revue d'histoire et de philosophie religieuse*, t. 31 (1951), p. 403 : « Cette peur de la vérité atteste, outre une disposition peu scientifique, un manque de confiance en Dieu et aussi dans la capacité de réaction de ses serviteurs. »

99. La répartition de la natalité en légitime et illégitime figure sur presque tous les tableaux officiels publiés par les Bulletins mensuels et les annuaires de statistique. La statistique des condamnations prononcées par les tribunaux correctionnels est publiée tous les ans dans le *Bulletin de Statistique* (voir, pour 1952, mars 1954, p. 426-478).

indiscret d'avoir publié les résultats d'une enquête sur la fréquence du phénomène « vocation » parmi les jeunes gens des trois classes supérieures de l'enseignement moyen et sur les motifs pour lesquels cette « vocation » ne put se maintenir[100] ? Est-il indiscret d'avoir dit à cette occasion que, sur les 667 élèves des classes d'humanité gréco-latines, 449 répondirent avoir envisagé pour eux-mêmes la possibilité de devenir un jour prêtre ou religieux ? Est-il indiscret d'avoir spécifié que, parmi les motifs qui firent abandonner la « vocation », les trois principaux sont la révélation de la beauté du mariage, l'influence déterminante d'une jeune fille, et la difficulté à garder la chasteté, et que chacun de ces motifs figure sur plus de 30 % des réponses[101] ? Une publication de ce genre n'est-elle pas au contraire de la plus grande utilité pour tous les éducateurs ? En sociologie, les publications ne considèrent que les ensembles, les pourcentages, les moyennes. Et les documents de base, questionnaires et autres, sont préservés contre toute indiscrétion par leur caractère anonyme et par toutes les précautions prises pour les dépouiller.

e) *Toutes les statistiques ne sont-elles pas trompeuses?*

A ces quatre objections dirigées plus particulièrement contre la sociologie religieuse, il faut en ajouter une autre qui vise tout travail d'enquête sociologique dont les résultats s'expriment en chiffres. Tout le monde connaît le mot fameux attribué à Disraëli : il y a trois espèces de mensonges : le mensonge simple, le mensonge avec parjure et la statistique. Il se peut que le grand homme d'Etat britannique n'ait voulu lancer qu'une boutade. Il n'en est pas moins vrai que le mot a fait fortune et qu'il sert de nos jours à recouvrir un scepticisme facile, mais nullement justifié, à l'égard de toute publication de données quantitatives.

Notre intention n'est pas de blanchir un nègre et nous n'aurons donc pas l'outrecuidance d'attribuer aux données statistiques l'inerrance et l'infaillibilité. Il faut reconnaître qu'elles peuvent renfermer des inexactitudes flagrantes et il nous est arrivé d'en déceler plus d'une, non seulement dans des chiffres provenant d'une époque où le sens même des grandeurs mathématiques était aussi rare qu'un trèfle à quatre feuilles (c'est-à-dire au moins jusqu'au XVIIIe siècle, nonobstant un certain vernis de scientisme bien porté au siècle des lumières), non seulement dans des chiffres contemporains recopiés de seconde main par des amateurs ou des vulgarisateurs (p. ex. les journaux et les périodiques fourmillent de fautes), mais encore dans des publications officielles contemporaines. Pourtant, s'il est de mode de dau-

100. P. Delooz, S. J., *Pourquoi ne seront-ils pas prêtres?*, dans *Nouvelle Revue Théologique*, t. 76 (1954), p. 392-412.
101. *Op. cit.*, p. 406.

ber sur les statisticiens, il faut reconnaître que « les méprises qu'on leur prête sont imputables le plus souvent à l'étourderie, voire... à l'audace de ceux qui prétendent lire dans les statistiques ce qui ne s'y trouve pas [102] ». Le plus souvent les dénigreurs des statistiques laissent tout simplement percer le bout de l'oreille de maître Aliboron.

CONCLUSION

En guise de conclusion nous voudrions recourir à une parabole.

Quand un homme est malade, il s'agit de le guérir. Et il est bien plus difficile d'y parvenir, si l'on ne connaît pas avec la plus grande exactitude possible la maladie dont il souffre et les ressources de son organisme. On appellera donc le médecin, qui auscultera le malade. Ce faisant, il constatera non pas l'incubation, le progrès, le déclin des maladies en elles-mêmes, mais l'apparition, le développement, le recul de certains symptômes. Des symptômes qu'il lui est possible de constater, habituellement aussi de mesurer. Des symptômes qui ne sont pas la maladie, mais des signes extérieurs d'un état de santé déterminé ou d'une réaction déterminée de l'organisme. Le médecin prononcera un diagnostic et indiquera les remèdes, les traitements, les régimes et les interventions chirurgicales capables — si tout va bien — de guérir le patient. Ce n'est pas lui qui guérit le malade : la vertu sanative appartient au remède. Mais le malade se serait trouvé dans de beaux draps si nul médecin n'avait été là pour l'ausculter et prononcer son diagnostic.

Aussi longtemps qu'un seul de ses membres reste éloigné de Dieu l'humanité sera malade. Combien plus, aussi longtemps que des milieux entiers continueront d'ignorer Dieu, le Christ ou l'Eglise.

La sociologie religieuse prétend seulement que cette malade a besoin d'être auscultée pour augmenter ses chances de guérison. Et elle met au point des techniques pour cette auscultation. Elle ne prétend pas la guérir elle-même : ceci est affaire de grâce. Mais dans un monde dont le caractère social s'accentue de plus en plus, elle a l'audace de se croire toujours plus utile pour que l'insertion de la grâce se fasse d'une manière réellement profitable, pour augmenter les chances d'épanouissement du règne de Dieu parmi l'humanité.

Roger MOLS, S. J.

---

102. V. Fallon, *La conférence mondiale de la population*, dans *La Libre Belgique*, 19 août 1954.